

Les Mots sans les choses

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Anthropologie
Si l'enfant ne réagit pas
La Crise commence où finit le langage
Que du bonheur
Contre Télérama
Somaland

ÉRIC CHAUVIER

Les Mots sans les choses

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

Rien d'étonnant à ce que les plus
profonds des problèmes ne soient pas
à proprement parler des problèmes.

LUDWIG WITTGENSTEIN

INTRODUCTION

CHACUN sait désormais parler *comme il faut*. Ce n'est pas rien que d'avoir doté d'un langage de spécialiste ces foules qui, autrefois, n'avaient à raconter que les triviales aventures de leur quotidien, des petites combines, des arrangements avec une société qu'elles ne comprenaient que par bribes et intermittences. Cette petitesse de point de vue a vécu, il faudrait s'en réjouir. Nous sommes entrés dans l'ère du langage qualifié pour tous, celui qui permet de saisir, de comprendre et de restituer la totalité de ce que nous vivons au cœur de l'Occident éclairé. Comment faisait-on avant pour oser prendre la parole en société? Il paraît presque étrange de poser cette question.

Prenez le citoyen moderne. Il est notable qu'il ne vote plus en aveugle, comme aux prémices de la démocratie. Il peut désormais glisser dans l'urne un bulletin sur lequel est inscrit le nom d'un candidat qu'il a précédemment relié à quelques mots-clés en matière de politique, d'économie, de sociologie et de culture. S'il prône le libéralisme, cet électeur averti aura préalablement ingéré les concepts adéquats : libéralisme économique, crise, État, liberté

individuelle, spéculation financière, migration... S'il est plutôt collectiviste, il aura entraîné sa conscience à utiliser une autre constellation de concepts : altermondialisme, capitalisme, reproduction sociale, habitus. S'il vote pour l'avenir de la terre, il aura à sa disposition un attirail non moins maîtrisable : développement durable, biodiversité, éco-responsabilité. Même s'il ne vote pas, d'ailleurs, il peut toujours parfaire sa connaissance de la société au moyen de mots adoués et soucieux de radicalité : utopie, lutte des classes, société marchande, spectacle, révolution. On le voit, chacun peut arrimer solidement sa pensée et, par là, faire acte d'autorité devant les autres, ce qui ménage toujours son petit effet. Il faudrait rendre grâce à la science d'avoir dispensé avec autant de générosité son langage conceptuel, de l'avoir fait choir de ses tours d'ivoire pour guider les âmes errantes. Riche de tant de citoyens éclairés, la démocratie ne pourrait que mieux s'en porter.

Tout, cependant, porte à contester cette vision unanimement partagée. Mon expérience d'anthropologue m'a mené à des analyses absolument opposées. Loin de l'éden de lumière attendu, il me faut au contraire y reconnaître le point culminant d'un état d'aliénation

généralisé, qui soutient la démocratie comme le cul-de-jatte porte l'aveugle dans une forêt en feu. Cette découverte s'est faite par le bas, en examinant les scories des grandes théories et des hautes ambitions démocratiques, en découvrant un à un des petits problèmes oubliés, chacun me renvoyant à un autre, plus oublié encore. L'enquête fut féconde, mais assez peu agréable. Rétroactivement, j'ai l'impression d'avoir fait les poubelles du savoir et du pouvoir en Occident.

Psychopathologie du langage ordinaire

CE QUE FREUD ET DURKHEIM
VOULAIENT PRÉVENIR

DEPUIS quelques décennies, les praticiens des sciences humaines et sociales réfléchissent beaucoup moins à l'usage que les citoyens font de leurs concepts. Ce ne fut pas toujours le cas. Freud s'était plaint en son temps de ce que les non-initiés reprenaient sans rigueur ses mots savants. Impuissant, il les observait au moment de l'apéritif, gloser sur la "paranoïa" ou la "schizophrénie" au sujet de tel ou tel de leurs proches. Tandis que se vidaient les verres de vin cuit, les façons de parler se faisaient plus autoritaires, les regards s'intensifiaient, la gestuelle devenait assurée. Cette réticence de la sphère spécialisée aux discours des profanes ne relevait pas d'une intention élitiste, mais d'une volonté d'éviter toute confusion entre des registres distincts. Freud souhaitait que chacun, quel que soit son niveau d'instruction, parle de façon claire : aux explorateurs patentés de l'inconscient les outils savants, aux non-spécialistes les paroles d'analysés. Cette distinction visait moins à asseoir le pouvoir des premiers sur les seconds qu'à maintenir chacun à un rang harmonieux de compétences. Mais

la science n'évolue pas seulement sur un mode technique. Dans sa version moderne, pour gagner en visibilité et en pouvoir économique, elle requiert une diffusion culturelle des classes savantes vers les classes non-savantes. Aussi Freud fut-il confronté à cette ambivalence : contrôler la diffusion de ces catégories tout en constatant le caractère promotionnel de cette vulgarisation.

Mais ce temps est révolu. Aujourd'hui, le citoyen ne se pose plus de telles questions : il sait et énonce sans un doute ce qu'est une "hystérique", un "autiste" ou une "névrose". S'il boit moins de vin cuit que par le passé (des enquêtes en attestent), sa capacité à mimer la science aurait progressé au point de lui permettre d'affirmer résolument qui doit être enfermé, et dans quel compartiment de psychiatrie. Telle serait sa contribution au devenir de la démocratie, laquelle se prévaut de produire une citoyenneté éclairée. Bien, mais c'est à ce niveau que le citoyen, si informé soit-il, occulte quelques questions qu'il me semble tout à fait essentiel de poser. En premier lieu, l'usage des mots de la psychiatrie pour nommer tel ou tel est-il satisfaisant ? Doit-on accepter ce mot, "hystérique", pour désigner cette femme à la voix forte ou celui-ci, "paranoïaque", au

sujet de cet homme qui cligne excessivement des yeux? L'analyse et la description de ces situations sont-elles assez précises? Ces mots rendent-ils compte en outre des stratégies de ceux qui les utilisent? Il y a dans cet usage du langage savant une insatisfaction latente. Celui qui parle la ressent quelquefois en portant ces jugements avec une prudence qui confine à la fébrilité, bien légitime au demeurant au moment d'endosser la tenue de psychiatre qualifié. Ses vis-à-vis y reconnaissent alors la marque ambivalente d'une impuissance et d'une lucidité. Mais ces cas sont rares; la personne emploie la plupart du temps le ton de l'assurance, délivrant sans vergogne de péremptaires verdicts. Une petite expérience permettra de démasquer de façon simple cette personne si peu précautionneuse: il suffit de lui demander quels indices cliniques lui permettent de qualifier tel ou tel de "schizophrène" ou de "paranoïaque". La plupart du temps, elle préférera renoncer. Mais si elle tente le diagnostic (certains oseraient tout pour garder la face en public), on pourra toujours lui poser d'autres questions concernant les critères qui lui permettent d'établir son analyse. C'est à ce stade qu'en général elle rend les armes. Bien sûr, en insistant de la sorte, vous passerez pour

un rabat-joie. Mais c'est en cassant l'ambiance que le sens apparaît. Vous comprendrez en l'occurrence que ces mots savants opèrent plus par recouvrement que par désignation. Car si l'effet d'autorité de ce langage est avéré, son aptitude à décrire et à analyser demeure faible. Celui qui a tenté de saisir une tête d'épingle avec un gant de boxe comprendra ce que je veux dire.

Freud n'était pas le seul à souhaiter que chacun reste à sa place pour parler clairement. Le cas d'Émile Durkheim est plus exemplaire encore. Le père fondateur de la sociologie française fut, lui aussi, contre sa volonté, un bon pourvoyeur de mots savants dans les sphères non qualifiées et ce, alors même qu'il n'eut de cesse de vérifier l'adéquation entre ses catégories et ses observations. Il ne tourna pas le problème comme Freud, en distinguant le savant du profane et en assignant des places en conséquence. De façon plus réflexive, il dissocia ses modèles théoriques de la réalité observée, cherchant par là à éviter autant que possible la confusion de ces registres. De même que, selon Spinoza, le "concept de chien n'aboie pas", le mot *suicide* ne saigne pas. Ce mot, utilisé par Durkheim ou un autre, n'est qu'une représentation métaphorique et didactique du réel.